

Faut-il alors s'étonner que la table des matières du livre ne soit en fait qu'une tabulation alphabétique des rubriques? Voilà un autre parcours en terre manitobaine, aussi aléatoire que les autres auxquels cet ouvrage convie.

S'il y a en effet «[t]ant à voir au Manitoba» (p. 207), il y a autant de façons de le voir: l'ouvrage d'Annette Saint-Pierre, tout orienté qu'il est sur le Manitoba, est aussi une invitation à cette double découverte, au coeur même du Voyage.

François Lentz

Collège universitaire de Saint-Boniface

SOUFI, Taïb (1992) *Riverains rêves* (poèmes), Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 96 p.

Riverains rêves: un beau titre qui résume bien les images retrouvées tout au long dans ce recueil de soixant-dix-sept poèmes signés Taïb Soufi. La couverture superbe aux allures arabisantes annonce d'emblée au lecteur curieux un dépaysement assuré; et, effectivement, l'Algérie, pays d'origine du poète, est omniprésente dans ce livre dont les pages couleur sable nous emportent sur les traces de l'auteur, du désert algérien aux plaines du Manitoba, en passant par la France.

Cet ouvrage se compose de quatre parties qui, nous allons le voir, semblent correspondre à quatre différentes périodes de la vie de Taïb Soufi, périodes n'ayant d'ailleurs rien de chronologique, comme nous l'indiquent les quelques dates qui accompagnent certains poèmes. L'illustration qui apparaît comme transition à chaque nouvelle étape a été réalisée par S. Marouf, ancien professeur du poète, et nous rappelle le sol maghrébin dans lequel, bien qu'il en vive maintenant éloigné, sont encore ancrées les racines de l'auteur.

Le recueil commence par une sorte de dédicace, de prière dans laquelle le poète, avant d'entreprendre son travail d'écriture, rend hommage aux mots, à la parole à qui il affirme son amour – «Ô Parole ma chaste maîtresse» (p. 3) – mais demande aussi pardon – «voilà que je te trahis car je te fige à travers des signes muets» (p. 3), idée, par ailleurs, très discutable...

Puis, le voyage aux pays des souvenirs commence: images teintées d'une forte émotion, vision attendrie d'une enfance heureuse et choyée dans un paysage de chaleur, de sable et de ciel immense. Taïb Soufi recrée pour nous l'ambiance colorée de son Algérie natale dans des poèmes aux images et aux senteurs épicées, et aux titres aussi évocateurs que «Le siroco», «Sieste», «La nuit algérienne», «Khaidous». Il nous transporte au cœur de son pays et de ses habitants avec des scènes de mariage, de vie, de mort, d'amour, au milieu des figuiers et des oasis – «des djellabas sous la lune» (p. 22)... Très vite, une forte nostalgie envahit le poète qui se rappelle ses «Rêves de jadis» et s'exclame à plusieurs reprises: «Ô rêves de jadis qu'êtes-vous devenus?» (p. 16). «Targui», écrit en 1973, soit trois ans après son arrivée au Canada, est un poème très personnel dans lequel on peut sentir l'entière et sincère implication de Taïb Soufi, qui nous dévoile ses retrouvailles avec ses racines et son attachement à celles-ci – «Il émergea plus Targui que jamais» (p. 24) –, retrouvailles qui s'effectuent après quelques années passées en France et au Canada – «Il chercha vainement les habits de cafetan dans les ondes du Rhône bleu / dans les glaçons de la Rivière Rouge [sic]» (p. 24). En fait, très rapidement, l'ombre de l'exil fait son apparition dans les écrits du poète et ternit la chaleureuse atmosphère du début du recueil. Bientôt, la neige et le froid viennent se mêler aux souvenirs et aux rêves de «terre chaude et rouge» (p. 22).

La deuxième partie du livre voit le poète mûrir, vivre de nouvelles expériences: ses poèmes nous parlent maintenant, avec une émouvante sensualité, des femmes qu'il a aimées, qu'il a, semble-t-il, perdues («Monique», «Jeune vie Ève» – titre basé sur un jeu de mots qui laisse d'ailleurs à désirer –, «Leila»), mais aussi de la difficulté de vivre loin de son pays («Rêves d'une tombe», «Frimas»). Ces expériences sont empreintes d'une immense tristesse; il y a une constante association entre plaisir et peine, amour et mort:

J'ai négligé ta chair de caroube
pour embrasser la neige froide
et les sépulcres de l'amour
[...]
J'ai préféré l'étreinte du linceul (p. 45).

Comme en témoignent certains titres («Complainte», «Deuil», «Déchirure»), il se dégage de cette deuxième série de poèmes un ton très sombre et pessimiste, comme si la vision de la réalité,

après un séjour dans les rêves, était trop difficile à supporter. Nous assistons à une douloureuse confrontation entre l'univers extérieur qui entoure l'homme exilé et son espace intérieur où vivent ses souvenirs – «[...] le temps s'est coïncé / dans le givre le frimas et la chaude mémoire» (p. 40). Cette deuxième partie se termine par un poème superbe dans lequel est évoquée, grâce à la métaphore d'un cygne au milieu des vautours, toute l'amertume causée par les compromis qu'impose l'entourage du «figuier sur les bords de l'exil» (p. 46). Il ne fait aucun doute que cette amertume est réelle et bien présente chez le poète, mais on pourrait se demander jusqu'à quel point le choix des «vautours» se veut représentatif du milieu culturel et humain dans lequel vit Taïb Soufi...

La troisième partie du recueil semble marquer un tournant dans les préoccupations du poète. Le pays de son enfance, ses souvenirs sont toujours aussi présents, mais ses poèmes traitent de l'amour – les sentiments et leurs manifestations physiques –, de la famille qui s'agrandit et des rapports au sein de cette famille. Le poète exprime son amour pour ses enfants qui surgissent au fur et à mesure des pages («La chérubine», «À ma fille», «Image pour enfant»), qui naissent au fur et à mesure que le poète vit et vieillit. Mais, encore une fois, c'est l'amertume qui semble dominer dans ces poèmes, cette «délicieuse amertume» (p. 72) de voir ses enfants grandir loin de leur terre d'origine, au milieu d'une culture si opposée à celle de la génération précédente – «Nous sommes en bluejeans adieu les djellabas» (p. 67) –, amertume de voir la vie passer et les sentiments se dégrader («Le repas», un poème très fort). De plus, l'ancrage dans le milieu franco-manitobain se fait de plus en plus sentir, avec des poèmes tels que «Dure froidure», qui s'adresse à la rivière Rouge et à tout le passé qui lui est associé, et «À mon ami Champagne», où est abordée la question de la création artistique dans le contexte de Saint-Norbert et des «frère[s] de Louis Riel» (p. 70).

Finalement, le recueil prend une orientation beaucoup plus universelle: ce n'est plus tellement le poète, homme en prise avec son mal de vivre, qui nous parle, mais plutôt le professeur de philosophie qui se révèle, surtout dans un poème intitulé «Le rien». Ce poème métaphysique traite, avec un certain humour, de questions fondamentales – «À quoi sert la vie?» – pour finir sur un syllogisme moqueur:

[...] l'ordre
 dans l'univers est un rien dans
 un rien et la terre n'est qu'un rien
 où un rien de rien pose des questions
 qui ne riment à rien.
 [...]
 [...] On dit
 qu'une infinité de zéro fait encore zéro
 mais regardons bien. Chaque fois que nous
 posons un zéro l'acte de poser est
 un rien mais le zéro lui n'est pas un
 rien il en est l'absence. Et le rien
 lui est-il absence puisque le rien
 ne peut être que rien.
 Mystère que tout cela le rien peut-il être
 absent? (p. 76)

Nous avons vu le poète évoluer vers une vie religieuse («Ébauche», «Le sage») et spirituelle:

Cherche mon ami ce qui rassure
 ce qui inquiète n'est pas à ta mesure
 la paix est paix de cœur (p. 85);

cependant, même dans cette fin de recueil où il semble avoir atteint une certaine maturité existentielle, nous retrouvons encore chez lui une tension entre deux pôles d'attraction qui pourraient paraître incompatibles. Il semble exister une rivalité entre l'esprit du philosophe et l'homme de religion: métaphysique et foi se disputent les faveurs du poète qui, après avoir dépassé les difficultés de la vie, se préoccupe maintenant de s'interroger sur le «Mystère», titre d'un poème d'une douloureuse profondeur.

Mon esprit s'évertue à appeler le ciel [...]
 [...]
 Socrate me le dit et Nietzsche le répète
 que ce siècle est à Faust et que l'homme est proscrit
 (p. 89).

C'est donc à travers une série de poèmes de qualité inégale – certaines images revenant trop souvent et la coupure des vers ainsi que les rimes n'étant pas toujours aussi rigoureuses que le format de certains poèmes l'exigerait – que Taïb Soufi nous fait partager, dans un langage qui peut paraître parfois trop hermétique, la progression de sa vie dans l'espace, les émotions, le temps et les idées. Et malgré une certaine lourdeur due à cette atmosphère épaisse d'amertume et de

rancoeur qui se dégage de l'ensemble du recueil, il est à lire, ne serait-ce que pour se plonger dans l'ambiance algérienne et en absorber la sensuelle intensité.

Puis, quand tout a été dit, la «Parole» fait place au «Mutisme»...

Laurence Véron

Collège universitaire de Saint-Boniface

VIAU, Robert (1992) *L'Ouest littéraire: vision d'ici et d'ailleurs*, Montréal, Éditions du Méridien, 163p.

Robert Viau est loin d'être un inconnu dans l'Ouest canadien. Ce Franco-Ontarien de naissance a enseigné pendant trois ans à la *Brandon University*, séjour qui lui a permis de se familiariser avec la littérature d'expression française concernant l'Ouest canadien et d'en apprécier la richesse. Son livre, préfacé par Annette Saint-Pierre, réunit quatre études constituées selon une progression chronologique et portant sur des oeuvres qui ont marqué le parcours littéraire de l'Ouest canadien.

La courte étude du roman de Léo-Paul Desrosiers, *Les engagés du Grand Portage* (1938), rattache cette oeuvre sur les voyageurs à la veine du roman historique, genre traditionnel de la littérature du Québec. Mais en sondant d'autres facettes du texte – arrivisme du personnage principal, conception pessimiste sinon manichéenne du monde –, Robert Viau en dégage le côté énigmatique. Ce roman marquerait effectivement «la fin des romans rédigés à l'ombre de la croix» (p. 36).

Le fil chronologique qui relie les chapitres conduit à la grande figure de Louis Riel, chef des insurrections métisses. *Nipsya* (1924) de Georges Bugnet, *D'un océan à l'autre* (1924) de Robert de Roquebrune et *La bourrasque* (1925) de Maurice Constantin-Weyer offrent trois perspectives nettement différentes sur cette conjoncture historique. Prenons le portrait du Métis: un peuple vulgaire et inférieur pour Constantin-Weyer mais catholique, profondément croyant et plein de sagesse pour Bugnet; quant à Roquebrune, il considère que, si